

# LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

Académie des lettres et des sciences humaines



## PRÉSENTATIONS

à la  
Société royale du Canada  
de

Serge Bernier  
Raymond Boudon  
George Dionne  
John M. Fossey  
Fernand Harvey  
Roberto Miguelez  
Patrick A. Molinari  
Alain Peyrefitte  
Claude Poirier  
Gilles Pronovost  
Elisabeth Schulze-Busacker  
Gilles Trudeau

Textes édités et colligés par Andrée Désilets,  
chargée des publications de l'Académie

Volume 54  
2001

Sainte-Foy, le 30 mars 2001

**Présentation de Fernand Harvey  
par Paul-André Linteau  
de la Société royale du Canada**

**Monsieur,**

Permettez-moi d'abord d'évoquer cette longue amitié qui nous lie depuis l'époque où nous étions tous deux étudiants à l'Université de Montréal, il y a trente-cinq ans. Elle m'a permis de suivre pas à pas votre brillante et fructueuse carrière.

Vous avez passé votre enfance et votre jeunesse à Montréal, mais toute votre vie adulte s'est déroulée loin de la métropole. Avant d'en arriver là, vous avez fait vos études classiques au Collège Sainte-Croix, situé au cœur du quartier ouvrier de Maisonneuve. Votre professeur d'histoire, Jean-Paul Bernard, vous a suffisamment impressionné pour que vous choisissiez d'étudier cette noble discipline à l'Université de Montréal. Quand vous étiez en deuxième ou troisième année de licence, Fernand Dumont est venu y donner un cours que vous avez suivi. Cette rencontre avec l'un des très grands intellectuels québécois du vingtième siècle aura été déterminante pour toute votre carrière. Vous avez alors décidé d'œuvrer au mariage de l'histoire et de la sociologie, et de suivre à Québec celui qui allait devenir votre maître et votre mentor.

Vous avez donc fait votre maîtrise et votre doctorat en sociologie à l'Université Laval, en y insérant un séjour d'un an à Paris, et vous avez participé aux travaux de l'Institut supérieur des sciences humaines, alors un des hauts lieux du travail interdisciplinaire au Québec.

En 1973, vous obteniez un poste de professeur à l'Université du Québec à Rimouski où vous avez développé l'enseignement de la sociologie. En 1980, Fernand Dumont vous invitait à vous joindre à

lui dans cette aventure exaltante qu'allait être la mise sur pied de l'Institut québécois de recherche sur la culture. Vous n'avez jamais quitté l'Institut, malgré les changements de nom et d'affiliation qu'il a connus par la suite. En 1998, vous deveniez le premier titulaire de la Chaire Fernand-Dumont sur la culture.

Toute votre carrière de chercheur a été axée sur l'étude de la culture. Ce fut d'abord la culture ouvrière. Alors que les travaux sociohistoriques sur la classe ouvrière au Québec avaient jusque-là privilégié l'étude du syndicalisme, vous avez innové en examinant, à partir de sources inexploitées, la culture du travail et la vision sociale des travailleurs du dix-neuvième siècle. Il en est résulté d'excellents travaux dont votre thèse de doctorat, publiée sous le titre *Révolution industrielle et travailleurs*, et une remarquable étude des Chevaliers du Travail comme mouvement social, et même comme utopie sociale.

Vous vous êtes ensuite illustré dans le champ de la culture régionale. Votre passage à l'Université du Québec à Rimouski vous avait amené à vous intéresser aux questions de développement régional. Dès votre arrivée à l'IQRC, vous avez conçu, puis dirigé pendant onze ans, un important chantier de recherche et de rédaction sur l'histoire des régions du Québec. Puis vous avez mis à profit vos connaissances en ce domaine dans la conception et la direction scientifique d'une télésérie sur « Les pays du Québec ». Toutes ces expériences vous ont permis d'alimenter une réflexion novatrice sur le concept de région, vu sous l'angle culturel et dans une perspective interdisciplinaire, un thème auquel sont consacrés deux livres que vous avez dirigés (*La nouvelle culture régionale* et *La région culturelle*).

Vous avez aussi investi un autre champ, celui des relations interculturelles. Vous avez produit de solides travaux sur l'évolution des attitudes et des politiques concernant à la fois l'immigration et le multiculturalisme au Québec. Parallèlement, vous avez abordé la question du rapport entre le Québec et les minorités francophones des autres parties du Canada, notamment de l'Acadie, et vous avez été le concepteur et le directeur scientifique de la télésérie « Francophonies d'Amérique ».

Culture ouvrière, culture régionale, culture ethnique, tels sont les trois pôles principaux des recherches que vous avez menées au cours des trois dernières décennies. S'y sont ajoutées des préoccupations pour d'autres dimensions de l'étude de la société : la culture populaire, les institutions culturelles, les sciences humaines, les études canadiennes et québécoises, mais aussi les idéologies et les valeurs. Tout cela a fait de vous l'un des meilleurs experts sur la culture québécoise et son évolution au cours des dix-neuvième et vingtième siècles.

Généreux de votre temps, vous avez publié abondamment et participé à des rencontres scientifiques un peu partout au Québec et au Canada, mais aussi dans plusieurs pays étrangers. Vous avez également contribué à la diffusion des connaissances sur la culture auprès du grand public.

En vous accueillant dans ses rangs, l'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société royale du Canada reconnaît votre contribution exceptionnelle à l'histoire et à la sociologie de la culture, et à l'étude de la société québécoise. Elle reconnaît les mérites d'un chercheur qui a fait de l'interdisciplinarité une passion et une vocation.

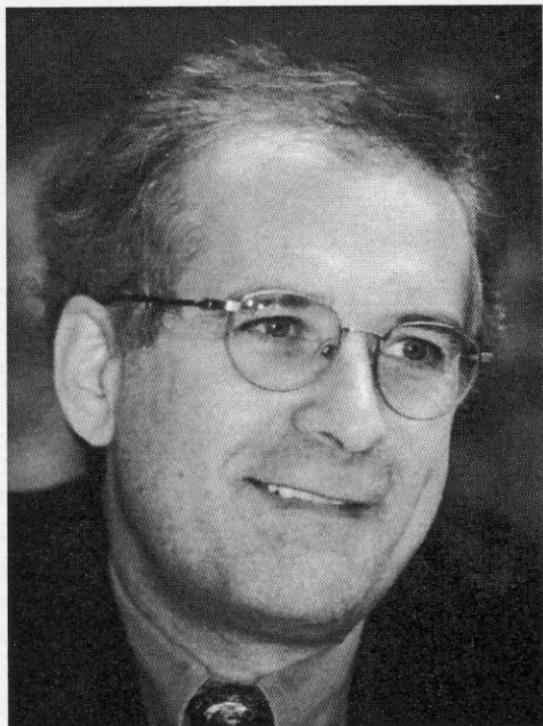


Photo *Le Soleil* (Québec)

*Fernand Harvey*

## **Allocution de Fernand Harvey**

### **CENTRALITÉ DE LA RECHERCHE CULTURELLE DANS LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DU SAVOIR**

Affirmer la centralité de la recherche culturelle dans ce que d'aucuns appellent la nouvelle société du savoir en émergence pourrait sembler trop optimiste dans un monde où il est surtout question d'économie – l'ancienne et la nouvelle –, de nouvelles technologies d'information et de communication et de stratégies politiques liées à la mondialisation. Dans l'effervescence des savoirs en émergence et en interconnexion, la culture pourrait même apparaître comme un parent pauvre ou une préoccupation de second ordre, compte tenu des priorités qui font la manchette des journaux et qui nous renvoient aux conflits politiques régionaux de la planète, aux problèmes liés à l'environnement, aux inégalités sociales à l'intérieur des pays riches et entre ceux-ci et les pays du Sud ; ou encore, plus près de nous, à des questions telles le vieillissement de la population, la qualité des soins de santé et la qualité de l'enseignement. En pareil contexte, la culture, rarement à l'avant-scène dans l'actualité, n'apparaît-elle pas comme une préoccupation réservée à une élite cultivée, ou encore comme un arrière-plan que l'on n'évoque qu'implicitement ?

#### **Trois grandes approches de la culture**

La recherche sur la culture s'est appuyée jusqu'ici sur deux grandes définitions de la culture qui, sans être antinomiques, définissaient ce champ d'étude de façon différenciée. La première s'inscrit dans la tradition de l'anthropologie culturelle anglo-saxonne et fait référence aux façons de penser, de sentir et d'agir des individus ou des groupements. Cette large définition de la culture, inspirée

d'Edward B. Tylor<sup>1</sup>, a permis la mise en œuvre de nombreuses études consacrées aux modes de vie, tant dans les sociétés dites « primitives » que dans les communautés rurales en voie de modernisation, en passant par les communautés ou groupes urbains de l'ère industrielle et postindustrielle. L'abondance des monographies de communautés issues de ce courant anthropologique et sociologique – surtout d'origine américaine – tend à démontrer l'importance accordée à l'espace local pour décrire des phénomènes tels que le changement culturel, l'institutionnalisation des normes et des statuts, le rôle des valeurs et la production de l'identité.

Au cours des années 1940 et 1950, les débuts de l'institutionnalisation de la sociologie au Québec ont été marqués par ce courant culturaliste qui cherchait, en somme, à évaluer la distance des communautés traditionnelles par rapport à la modernité ou à saisir, à l'intérieur du milieu urbain, les mécanismes économiques et sociaux du changement.

Une seconde tendance de la recherche culturelle, plus éclatée, fait référence à une définition de la culture étroitement rattachée aux œuvres de l'esprit. On peut en retracer les origines dans la philosophie des Lumières et dans l'approche universaliste de la Révolution française de 1789. La culture est ici synonyme de civilisation et s'oppose à la conception allemande de la Kultur à caractère particulariste et identitaire mise de l'avant par Herder<sup>2</sup>.

Alors associée à l'expression littéraire et artistique, elle a longtemps été synonyme de culture d'élite ou de culture bourgeoise, par opposition à la culture populaire issue de la tradition vernaculaire. Au cours du vingtième siècle, et plus particulièrement après la Seconde Guerre mondiale, ce clivage a commencé à s'atténuer,

---

1 Edward B. Tylor, *Primitive Culture*, 1871, vol. 1.

2 Johann Gottfried Herder, *Histoire et cultures. Une autre philosophie de l'histoire*, Paris, GF Flammarion, 2000.

compte tenu de différents facteurs. J'en retiendrai quatre qui m'apparaissent significatifs : l'avènement de la société de consommation de masse ; la hausse progressive du niveau de scolarité de la population, génératrice de nouveaux publics ; la professionnalisation des métiers de la culture rendue possible par la création de programmes scolaires spécifiques et, enfin, le développement des pratiques culturelles au sein de la population encouragé par les politiques culturelles des États et relayé par un réseau d'institutions culturelles, telles les bibliothèques publiques, les musées et les centres culturels. Tous ces facteurs ont contribué directement ou indirectement à démocratiser la culture d'élite qui a ainsi connu une sorte de mutation vers ce qu'on appelle maintenant la *culture instituée*.

La recherche sur la culture instituée est relativement récente en comparaison avec la longue tradition de la recherche culturelle de type anthropologique. Les pionniers de ce champ ont été les littéraires, les linguistes et les historiens de l'art, suivis par les historiens, les sociologues et les géographes. Plus récemment, les économistes ont commencé à s'y intéresser. Si l'on considère le cas de la sociologie de la culture développée depuis les années 1980, celle-ci s'est particulièrement intéressée aux pratiques et aux institutions culturelles de même qu'aux différents types de pratiques culturelles en fonction des stratifications sociales<sup>3</sup>.

Entre la culture instituée et la culture anthropologique est apparue, au cours du vingtième siècle, un type de culture tout à fait nouveau, sorte de rejeton de la société industrielle : la culture de masse. Phénomène sans précédent dans l'histoire, la culture de masse doit son origine à une combinaison de facteurs technologiques et économiques rendant possible la production et la diffusion de la culture sur une vaste échelle. Ainsi sont nés la presse et l'édition à

---

3 À titre d'exemple : Olivier Donnat, *Les Français face à la culture*, Paris, La Découverte, 1994 ; Jean-Paul Baillargeon, dir., *Les pratiques culturelles des Québécois*, Québec, Éditions de l'IQRC, 1986, 394 p.

grand tirage, le cinéma, le disque, la radio, la télévision et, plus récemment, l'Internet.

Cette culture du troisième type, si on peut l'appeler ainsi, se distingue des deux autres en ce qu'elle introduit une dimension économique. Dans cette perspective, la culture devient un *produit* qui met en œuvre des techniques de reproduction en série et qu'il faut vendre en fonction d'un marché qu'on souhaite le plus large possible. Le terme d'« industries culturelles », qui date néanmoins de 1947 et dont on attribue la paternité à Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, deux sociologues de l'École de Francfort, se généralise à partir des années 1980 pour désigner une culture de masse élargie à d'autres secteurs<sup>4</sup>.

L'apparition de la culture de masse et des industries culturelles a suscité un vaste mouvement critique qui s'appuyait sur les deux autres conceptions de la culture évoquées précédemment. Considérée sous l'angle anthropologique et, de là, génératrice d'identité individuelle ou collective, la culture de masse ne risquait-elle pas de rompre avec la transmission de la culture issue de la tradition et générer une culture dite « populaire » nivelante et uniformisante parce que sans racines véritables ? D'autre part, les industries culturelles ne mettaient-elles pas en cause la liberté créatrice de l'artiste en l'asservissant à des critères de rentabilité et de popularité au détriment de l'autonomie de l'art, telle que proclamée par plusieurs ? Ce sont là des questions qui continuent à susciter des débats, encore qu'il faille distinguer entre les technologies de communication qui servent de support à la production et les industries de la culture qui font appel à des critères de rentabilité économique.

En réalité, tout n'est pas noir ou blanc dans le bilan de la culture de masse et des industries culturelles ; des nuances s'imposeraient.

---

4 Jean-Pierre Warnier, *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte, 1999, p. 15.

Mais, pour utiliser un raccourci, on peut considérer que la culture de masse a permis une diffusion plus large de références culturelles inspirées tantôt par la tradition, tantôt par la création. Il suffit d'évoquer, dans le cas du Québec, la diffusion de téléromans inspirés du passé ou d'émissions culturelles mettant en vedette des écrivains ou des créateurs d'ici. Quant à la rationalité économique des industries culturelles, n'est-elle pas tempérée jusqu'à un certain point par les politiques culturelles qui servent de soutien à la création et à la diffusion de produits nationaux ? Il n'en demeure pas moins que l'alliance entre l'État et les industries culturelles « nationales » pour contrer les multinationales de la culture n'a pas pour autant empêché la concentration récente des médias, toujours au nom de la rentabilité.

Les trois voies d'approche de la culture brièvement évoquées ci-haut posent une question fondamentale à la réflexion critique et à la recherche. On peut, certes, décrire des processus, analyser des conduites individuelles ou collectives, faire le bilan d'institutions, établir des liens avec la sphère de l'économie ou celle du politique. Cette mise à distance, nécessaire dans un premier temps, n'en risque pas moins de réduire la culture à une forme d'instrumentalisation au service de la rationalité économique ou politique. Par ailleurs, comment justifier l'autonomie de la recherche culturelle par rapport à l'économie ou au politique sans poser la question du sens ? L'approche anthropologique de la culture soulève cette question dans la mesure où, selon cette optique, les communautés et les sociétés de la modernité cherchent sans cesse à définir leur rapport incertain au monde en interprétant le passé et en s'interrogeant sur l'avenir. Une même quête de sens explique aussi la démarche de l'artiste ou du créateur culturel. Dans le cas de la culture de masse et des industries culturelles, cette quête devient plus problématique, non pas qu'elle n'existe pas, mais bien plutôt parce qu'elle risque d'infliger un détournement du sens au profit d'intérêts financiers ou technocratiques. Cette inquiétude pose en filigrane tout le problème de la démocratie culturelle et de l'autonomie de la création.

Il importe donc de considérer la culture comme une ouverture et une constante réaffirmation de notre rapport au monde ; cela, autant dans

son rapport à l'héritage que dans son rapport à l'innovation et aux incertitudes face au futur. « Si nous rêvons, si nous pensons, si nous créons, écrivait Fernand Dumont, c'est parce que nous ne sommes pas en accord avec le monde. Pas de crise, pas de culture<sup>5</sup>. »

### **Les nouvelles conditions de la recherche culturelle**

L'avènement de la « société du savoir », qui implique l'intégration de la sphère des connaissances dans le développement de l'économie, tant l'ancienne que la nouvelle, pose la question du rôle dévolu à la culture. La recherche culturelle pourra-t-elle s'appuyer sur ses acquis, ou devra-t-elle intégrer de nouveaux paramètres pour rendre compte d'une réalité mouvante ? On ne peut certes parler de rupture complète par rapport aux approches développées par la recherche culturelle jusqu'ici, puisque bon nombre de phénomènes dont on annonce le caractère soi-disant inédit, à savoir les nouvelles technologies d'information et de communication ou la nouvelle économie, s'inscrivent dans un long processus issu de la révolution industrielle et dont les historiens nous rappellent la relative ancienneté. Il importe donc de se méfier des idéologies à la mode qui nous annoncent des changements radicaux sans liens avec le passé.

Ce qui m'apparaît nouveau, outre le rythme accéléré du changement observé ces dernières années, c'est la place centrale qu'y occupe la culture. Plus que jamais, l'innovation culturelle est sollicitée pour nourrir l'insatiable besoin de contenus associé aux nouvelles technologies, y compris Internet et les autres supports informatisés de la connaissance ainsi que la nouvelle télévision à la carte. La croissance des entreprises de la nouvelle économie n'est-elle pas aussi liée, voire dépendante pour une bonne part, de la capacité d'innovation culturelle ? L'impact de la culture dans l'économie a pu également être observé dans des secteurs dits « anciens », alors que de nouvelles pratiques professionnelles exigeant des aptitudes de créativité se sont développées, à titre d'exemple dans le secteur de la mode et du vêtement. En somme, comme le montrent des études

---

5 Fernand Dumont, *Le sort de la culture*, Montréal, L'Hexagone, 1987, p. 9.

récentes, les emplois reliés au secteur culturel ont connu, au Canada, un taux de croissance supérieur à la moyenne au cours de la dernière décennie<sup>6</sup>.

Dans la nouvelle société du savoir en émergence, la culture n'est plus en arrière-plan, au-dessus ou à côté de la réalité économique ; elle devient centrale et, pourrions-nous ajouter, l'un des principaux moteurs. Toutefois, ce rapprochement entre culture et économie n'est pas sans risque. Considérée sous l'angle des biens produits pour le marché, la culture ne risque-t-elle pas d'être vidée de son sens profond qui est d'assurer à chaque individu et à chaque communauté la capacité d'interpréter le monde ?

Pour assurer l'autonomie de la culture par rapport au marché ou au pouvoir politique, les chercheurs se doivent de demeurer attentifs aux transformations de la culture instituée, plus que jamais influencée par les industries culturelles et la culture de masse, mais également aux transformations des fondements de la culture anthropologique. À cet égard, j'évoquerai trois questions qui m'apparaissent particulièrement significatives pour l'avenir : la territorialité, l'historicité et l'interculturalité.

### *La territorialité*

Traditionnellement, la recherche culturelle de type anthropologique s'appuyait sur une localisation dans un espace géographique spécifique, dans lequel la communauté constituait une forme d'archétype. Même les recherches qui mettaient l'accent sur l'acculturation ou les relations d'échange s'appuyaient sur des rapports spatiaux identifiables. Le quartier, la ville, la région constituaient des espaces porteurs d'identité parce que générateurs de différences ou de caractéristiques propres. L'accélération récente

---

6 Gail G. Craser, *La main-d'œuvre dans le domaine des arts : un secteur en croissance au Canada*, Ottawa, Statistique Canada, 1984, 51 p. Voir aussi : Jacqueline Luffman, « Croissance des emplois dans le secteur culturel », *La culture en perspective* (Statistique Canada n° 87-004), 12, 2 (2000) : 7.

de la globalisation – une notion tirée de l'anglais et qui veut rendre compte du processus d'uniformisation et de nivellement des rapports économiques et sociaux à l'échelle de la planète – est venue remettre en cause la territorialité de la culture. Le monde, nous dit-on, fonctionne désormais en réseaux virtuels ou réels. On assiste ainsi à la compression de l'espace-temps susceptible de déraciner les rapports culturels spécifiques au profit d'une interconnexivité croissante et tout azimut.

On ne peut, certes, nier cette tendance à la déterritorialisation, encore qu'il faille s'interroger sur son impact réel en terme de participation ou d'exclusion sociale. Les chantres de la globalisation – à ne pas confondre avec la mondialisation qui induit une interaction entre plusieurs pôles – n'ont-ils pas tendance à présenter comme un fait acquis et généralisable ce qui n'est le fait que d'une minorité reliée principalement au monde des affaires qui fréquente des aéroports et des chaînes d'hôtel standardisées ? Les effets d'une « interconnexivité » croissante, pour employer un terme issu de la sociologie anglo-américaine, se font sentir non seulement à l'intérieur des grands espaces métropolitains, traditionnellement plus ouverts sur le monde, mais également au sein même des espaces culturels régionaux. De fait, l'uniformisation culturelle liée à la globalisation et alimentée par des industries culturelles transnationales se fait sentir partout, sans qu'il y ait pour autant mobilité obligatoire des personnes, grâce aux technologies de l'information et de communication qui modifient sur place les modèles culturels des populations<sup>7</sup>. Mais cette vision pessimiste de la déterritorialisation est en contrepartie compensée par la capacité nouvelle des acteurs au niveau local ou régional à s'approprier certains outils de communication, afin d'affirmer leur capacité de création et de diffusion culturelles. En région la multiplication d'événements culturels à caractère national, voire international, tant au Québec et au Canada qu'en Europe n'est-elle pas un indice de la

---

7 John Tomlinson, *Globalization and Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 8-9.

résistance de la territorialité, considérée comme ancrage du lien social, face à la globalisation des marchés<sup>8</sup> ? Il semble donc que l'annonce de la mort de la territorialité soit quelque peu prématurée ; cependant il n'y a pas de doute qu'elle subira de profondes transformations au cours des années à venir.

### *L'historicité*

Outre la territorialité, l'historicité constitue un autre grand paramètre de la culture, vue sous l'angle d'une construction identitaire. Par historicité, il faut entendre la prise de conscience par les individus et les sociétés que leur existence s'inscrit dans la longue durée. La culture est apparue au cours des siècles comme un héritage à transmettre par le biais de la famille, de l'école et des institutions culturelles. Cette transmission entre les générations sans cesse reformulée, adaptée, voire contestée, rendait compte d'une capacité des individus et des sociétés à s'inscrire dans la temporalité. Les multiples « renaissances » dont est jalonnée l'histoire de l'Occident deviendraient alors l'indice d'une capacité de renouvellement culturel à partir de certains éléments du passé, jugés significatifs pour le présent<sup>9</sup>.

La modernité est venue ébranler ce rapport au passé en se posant comme principe de rupture et d'innovation culturelle. Tocqueville avait déjà pressenti en son temps cette nouvelle tendance lorsqu'il affirmait dans *La démocratie en Amérique*<sup>10</sup> que le passé n'étant plus garant de l'avenir, les sociétés étaient en quelque sorte condamnées à s'avancer vers l'inconnu. Malgré cette situation de rupture avec le passé engendré par les grandes révolutions économiques et politiques de la modernité au cours des dix-neuvième et vingtième

---

8 Fernand Harvey et Andrée Fortin, dir., *La nouvelle culture régionale*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 1995, 255 p.

9 Rémi Brague, *Europe, la voie romaine*, Paris, Folio/Essai, 1999, 254 p.

10 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Bordas, 1973.

siècles, la transmission de la culture par le biais de la mémoire et de l'histoire a toujours été présente dans nos sociétés<sup>11</sup>.

La nouvelle société du savoir qu'on nous annonce et dont on cerne encore mal pour l'instant les contours, pose le problème de l'historicité sous un angle relativement nouveau et paradoxal. D'un côté, l'historiographie et ses produits dérivés destinés aux écoles et au grand public n'ont jamais été aussi prolifiques : ouvrages à contenu historique, revues de vulgarisation historique, canaux de télévision spécialisés en histoire, banques de données sur Internet et encyclopédies sur CD-ROM abondent et sont manifestement prisés du grand public. Les nouvelles technologies d'information et de communication produisent en abondance – voire en surabondance – des matériaux pour contribuer à la construction de la mémoire des individus et des sociétés. D'un autre côté, et c'est là le paradoxe, les voies de l'innovation culturelle semblent vouloir faire l'économie de la mémoire. La famille et l'école ne sont plus au centre du processus de transmission de la culture. Cette transmission, si tant est qu'elle trouve encore sa pertinence, a cessé de s'inscrire dans la verticalité entre les générations pour se nourrir de sources horizontales et multiples produites par la société du savoir.

Se pose dès lors la question des nouvelles filiations dans la transmission de la culture. Les générations montantes en seront-elles réduites à se constituer une historicité éclatée, ou assisterons-nous dans l'avenir à une *nouvelle renaissance* qui permettra de réinterpréter les matériaux du passé à la lumière d'une interaction entre les grandes cultures du monde ? Tout porte à croire qu'il y aura dans l'avenir un nouveau processus de construction de la mémoire individuelle et collective dont les paramètres demeurent pour l'instant imprécis. Mais il se pourrait que le choc des cultures engendré par la mondialisation produise une conscience historique tout à fait inédite et élargie à l'échelle des civilisations.

---

11 Fernand Harvey, « La mémoire, enjeu stratégique de la modernité chez Fernand Dumont », *Recherches sociographiques*, 42, 2 (mai-août 2001).

### *L'interculturalité*

Une troisième dimension des grands changements sociaux en cours qui interpellent la recherche culturelle concerne l'interculturalité. Elle est aussi intimement reliée aux deux autres dimensions évoquées précédemment. La globalisation des marchés et la mondialisation des échanges ont accéléré la mobilité des populations et intensifié les mouvements migratoires, particulièrement vers les pays développés. De plus, l'interconnexivité augmente les rapports entre les États et les nations. L'impact de cette situation est évident sur les sociétés d'accueil, celles-ci font face à un double défi : gérer à l'intérieur de leurs frontières le pluralisme culturel et développer de nouveaux rapports avec les sociétés de l'extérieur, cela en fonction d'une problématique d'échange et de diversité culturelle qui privilégie l'esprit de tolérance par opposition à la culture du ressentiment.

Les paramètres traditionnels de l'identité basés sur le territoire et la mémoire se trouvent alors remis en question, tant au niveau des modes de vie qu'à celui de la citoyenneté et de la culture instituée. Les débats actuels sur les rapports entre la citoyenneté et l'identité en sont la preuve. Mais on voit mal comment ces débats qui, au Québec, visent la promotion de l'inclusion culturelle pourraient se limiter à la question de la langue et faire l'économie d'une nouvelle interprétation de l'histoire.

Par rapport à l'extérieur, de nouveaux rapports culturels sont également à construire. L'Amérique latine, jadis si lointaine dans nos esprits par rapport à l'Europe ou aux États-Unis, est maintenant à nos portes. Les réseaux culturels à naître de la continentalisation des échanges pourraient bien changer nos rapports au territoire par l'ouverture des frontières politiques et mentales de même que nos rapports à l'histoire en raison de la prise de conscience de raisons communes élargies.

Au terme de ces réflexions qui démontrent l'ampleur du champ de la recherche culturelle et sa centralité au niveau des enjeux sociétaux à

venir, il m'apparaît que les distinctions que j'évoquais au début de cet exposé entre trois approches de la culture – anthropologique, institutionnelle et médiatique – perd de sa netteté du fait de leur interrelation croissante engendrée par l'économie et le politique. De fait, la sphère de la culture dans son ensemble aura à défendre son positionnement propre par rapport au marché et aux pouvoirs politiques. Pour permettre à la culture de continuer à jouer son rôle d'interprétation du monde, il lui faut un espace de liberté qui puisse échapper à la mécanique des marchés, tout autant qu'à son instrumentalisation par la politique<sup>12</sup>. Ce lieu ne peut être autre que celui de la démocratie culturelle, permettant de débattre des nouvelles formes d'expressions et de pratiques en gestation. Le rôle du chercheur culturel est, me semble-t-il, d'éclairer la voie dans ce sens, d'identifier les embûches et de faire l'analyse critique du chemin parcouru.

---

12 Au moment de présenter cette conférence, en mars 2001, les tragiques événements terroristes du 11 septembre 2001 au World Trade Center à New York n'avaient pas eu lieu. Ils posent désormais à une échelle planétaire les rapports culturels entre la civilisation, particulièrement entre le monde islamique et le monde occidental.